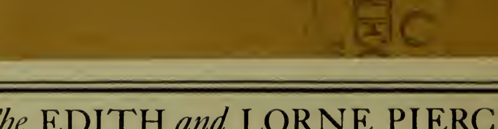
Chauveau

Souvenirs

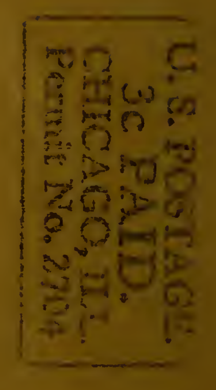
et

Légendes

1877






U.S. POSTAGE
3c PAID.
CHICAGO, ILL.
Permit No. 2704

SOUVENIRS

ET

LÉGENDES

Par M. CHAUVEAU

—

(Conférence faite à l'Institut Canadien de Québec)

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie
—
1877

SOUVENIRS ET LEGENDES

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Il y a une douzaine d'années, notre bonne ville de Quebec possédait deux publications littéraires : Les *Soirées Canadiennes* et le *Foyer Canadien ;* entre ces deux publications il existait une rivalité mortelle, si bien mortelle qu'elles en sont mortes l'une et l'autre.

Mon intime ami, M. Charles Taché, était le chef d'une des deux phalanges de collaborateurs, qui n'en avaient formé qu'une seule avant l'établissement du *Foyer*. A vrai dire, il se trouva bientôt le général, l'avant-garde, le corps d'armée et la réserve des *Soirées Canadiennes ;* il avait bien le droit de crier au secours. Aussi me fit-il à moi, alors montréalais, le plus touchant appel. J'aurais été un ami bien tiède, si je n'avais pas fait mon possible pour lui venir en aide, tandis qu'il montrait un courage si heroïque.

Seulement, il s'était mis en tête de me faire écrire dans la langue des dieux. Or, on ne fait point même de mauvais vers comme on le veut bien, lorsqu'on est chargé de la direction d'un département public, avec un traitement de mille louis. C'est surtout, je crois, le traitement qui est le plus grave obstacle.

Pour plaire à mon ami, je sacrifiai quelques pièces que je gardais depuis longtemps en portefeuille, et qui auraient dû peut-être y rester ; mais cela ne lui suffisait point. Il en voulait d'autres, et comme il est de ces hommes qui ne doutent de rien, il m'expédia les canevas de quelques légendes du pays, m'ordonnant de lui broder et de lui rimer tout cela, dans un délai de quelques semaines.

Je me mis à l'œuvre, et me souvenant de Dalembert, dont Voltaire a dit :

Il se crut un grand homme et fit une préface,

tant bien que mal, je rimai d'abord un prologue.

Je commis l'imprudence d'en informer mon ami ; on est toujours trop pressé de se vanter de ces sortes de choses.

Chaque semaine, il m'écrivait pour avoir, sinon les légendes, du moins le prologue. Or, l'inspiration ne venait point, et je savais trop bien que si je lâchais les premiers vers, il faudrait m'exécuter jusqu'au bout. Je résistai, et pendant ma longue et savante résistance, les *Soirées* moururent. J'adressai à mon ami de très-sincères condoléances, et à moi-même, des félicitations plus sincères encore.

Plus tard, je me suis trouvé placé dans des circonstances plus favorables, sinon à l'inspiration poétique, du moins à l'exercice de la versification, à la recherche du rythme et de la rime, passe-temps qui en vaut bien un autre. J'avais perdu, il est vrai, le canevas des légendes, mais j'avais toujours ce fameux prologue qui, il me semblait, se désolait de rester ainsi dans l'obscurité et dans la solitude.

Il me revint alors à l'esprit des histoires que j'avais entendu raconter dans mon enfance, et, je ne sais comment ni pourquoi, ces bons vieux souvenirs se laissaient

revêtir de la forme de l'alexandrin, noble costume qu'ils portaient un peu sans façon, croisant et mêlant les rimes comme au hasard, se permettant assez volontiers l'enjambement et une foule d'autres licences, plus ou moins tolérées dans la prosodie moderne.

Je m'y plaisais d'autant plus qu'avec ces histoires, je voyais ressusciter tout un monde disparu depuis bien longtemps.

Je croyais voir et entendre la bonne vieille petite grande tante qui m'avait conté plusieurs de ces récits, et qui mourut, au moment où elle s'y attendait le moins, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Elle était si vive, si joyeuse, si bonne, si pieuse, si charitable ; elle se levait si volontiers et si lestement tous les matins, beau temps, mauvais temps, pour aller à la messe de cinq heures ; elle croyait si fermement à toutes ces terribles histoires qu'elle avait apprises de son mari ou des autres chasseurs, qui avaient vécu dans les postes du Roi, comme elle disait, dans l'île d'Anticosti au milieu du golfe St. Laurent ou bien à Itamamiou, sur la côte du nord, où elle avait passé une partie de sa vie.

Je croyais aussi entendre ce bon serviteur de mon grand père, ancien voyageur des pays d'en-haut, homme d'une taille presque colossale, qui me portait dans ses bras à l'école et me considérait comme une vraie petite merveille, parce que je pouvais lui épeler les enseignes des boutiques.

Le soir, quand ma mère avait fait aux serviteurs une lecture dans la *Vie des Saints*, il me contait une histoire ou me chantait une chanson. Il avait rapporté de ses voyages une habitude singulière—celle de passer des heures entières dans le plus profond silence, assis sur la marche d'un escalier, la tête appuyée sur ses mains et les coudes sur ses genoux. Il appelait cela *jongler*. Sans doute, il revoyait ainsi en esprit ses courses dans les pays lointains, les dangers qu'il avait courus, les privations qu'il avait endurées, aussi les plaisirs bruyants auxquels il s'était livré avec ses camarades. Devenu propriétaire et père de famille, il regrettait cependant la vie aventureuse d'autrefois, car après ses *jongleries*, il se montrait toujours plus brusque et moins aimable qu'à l'ordinaire. C'était du reste un excellent homme, hon-

nête et religieux ; on pouvait le voir tous les après-midi à l'église, à genoux près du bénitier, un foulard rouge noué autour de sa tête, une large ceinture aux mille couleurs sur les reins, et roulant les grains de son chapelet.

Seulement, tous les automnes, lorsque les voyageurs et les gens des cages remplissaient la ville, il n'y pouvait tenir ; il se laissait débaucher par quelqu'ancien camarade et faisait *une petite fête.*

Dans l'été, c'était sur le perron de la petite rue du Trésor que ce brave homme donnait ses *conférences*, et il avait souvent d'autres auditeurs que moi. Lorsque j'avais été sage, on me permettait de rester à l'écouter jusqu'à huit heures ; mais j'étais presque toujours sage, car on me menaçait, si je ne l'étais pas, de m'envoyer coucher sous le *gros arbre.*

Ce gros arbre, c'était l'orme plus de deux fois séculaire, sous lequel on prétend que Champlain avait planté sa tente. Né païen, converti au catholicisme, puisqu'il fit longtemps partie du jardin des bons Pères Récollets, cet arbre est mort protestant, il y a déjà un bon nombre d'années. Son contemporain, le frêne de Madame de la Pelleterie, qui existait encore en 1867 près du cloître des Ursulines, a été le dernier survivant de l'antique forêt qui couvrait jadis le promontoire de Stadaconé.

Quel bel orme c'était que celui de Champlain ! Ses rameaux s'étendaient au-dessus des maisons voisines ; on voyait de loin son dôme de verdure s'elever majestueusement entre les clochers des deux cathédrales. Les érables, les chênes, les tilleuls, qui ont la prétention de le remplacer dans la cour de l'église anglicane, n'égaleront jamais sa magnificence.

Un matin, il faisait plus clair que d'ordinaire dans notre maison ; c'est que pendant la nuit une tempête avait abattu la moitié du vieil arbre. Et c'est ainsi que la lumière nous vient quelquefois aux dépens de ce qui faisait notre bonheur !

Plus tard, des voisins trop craintifs, ou trop prudents, firent consommer l'œuvre de destruction par notre municipalité.

Avec l'orme de Champlain ont disparu des myriades d'oiseaux, des oiseaux comme il me semble que je n'en

ai jamais vu depuis ! Il y en avait de tous les plumages et de tous les ramages et, je crois, aussi de tous les pays. Je ne veux pas être injuste envers les petits moineaux du Colonel Rhodes ; mais ils ne remplaceront jamais, pour moi, mes beaux oiseaux du temps passé. [1]

On dit que Québec ne change point ! On flatte la bonne vieille cité d'une manière presque odieuse.

C'est comme le compliment de riguenr que l'on s'adresse entre vieilles connaissances, lorsqu'on ne s'est pas vu depuis des années—Comme tu n'es pas changé ! —Et puis l'on se dit à part soi, chacun de son côté : Juste ciel, comme le voilà fait ! Dieu merci, je suis mieux conservé !

Quebec ne change point ! Cela est bon à dire à ceux qui sont nés d'hier, aux nouveaux venus, à ceux qui n'ont point connu le Québec d'il y a quarante à cinquante ans !

Je ne dirai rien des rues ; il y en a encore, Dieu merci, d'assez étroites pour nous donner un peu d'ombre dans nos étés torréfiants et pour nous mettre à l'abri des aquilons dans nos redoutables hivers.

Je ne vous parlerai point des belles enseignes d'autrefois, du Neptune de la basse-ville, du Jupiter du faubourg St. Jean... hélas ! les dieux s'en vont... les dieux sont partis ! Mais il nous reste encore ce que les anciens auraient appelé un demi-dieu, un héros ; il est tout près d'ici. C'est le général Wolfe. J'espère bien que si le progrès moderne, qui ne respecte rien, voulait le faire descendre de sa niche, l'Institut Canadien s'empresserait d'offrir l'hospitalité à cet excellent voisin, et mettrait de côté pour cela tout préjugé national !

Je vous ferai grâces des portes de ville que l'on a démolies, des fortifications qui tombent en ruine. Il y a bien encore sept ou huit bonnes vieilles maisons du temps des Français, des couvents, des monastères, des églises vénérables par leur antiquité ; mais que d'autres édifices ont disparu ! Surtout que d'institutions, que d'usages,

[1] Des moineaux ont été apportés d'Angleterre, il y a quelques années, par le Colonel Rhodes, et se sont multipliés d'une manière étonnante ; on prétend cependant qu'ils chassent les autres oiseaux.

que d'habitudes, que de traditions sociales ne se retrouvent plus !

Où sont les brillants régiments qui, le dimanche à quatre heures—on n'était pas alors aussi puritain qu'à présent paradaient au pied de l'esplanade, en présence de toute la population de la ville et des faubourgs ? Comme toute cette foule était bien mise, joyeusement habillée, avec du blanc et de belles couleurs que l'on trouverait trop voyantes aujourd'hui ! Comme les ramparts étaient bien garnis ! Les petits garçons et les petites filles dans leurs plus belles toilettes, s'échelonnaient sur le talus des terre-pleins ; de loin l'on eut dit un jardin en amphithéâtre.

Les beaux corps de musique, les beaux officiers de l'état-major à cheval et caracollant, avec leurs panaches qui s'agitaient sur leurs têtes, avec leurs belles épaulettes d'or—il n'y a plus d'épaulettes que dans la marine—les sapeurs à barbe imposante qui marchaient en avant, et surtout les impayables tambours majors, qui savaient si bien lancer leur canne en l'air et la ratrapper si adroitement, dont les uniformes et la démarche faisaient les délices de la foule : tout cela, où le retrouverons-nous ?

Et la grande *garde montante* à midi, lorsque la musique d'un des régiments—il y en avait toujours au moins deux, sans compter l'artillerie et les ingénieurs royaux—venait se faire entendre sous les fenêtres du Château St Louis —tandis que l'on allait relever toutes les autres gardes de la ville ! Les fashionables et les oisifs avaient là comme une espèce de rendez-vous, au beau milieu de la journée ; c'était là que se produisaient d'abord les airs nouveaux —le *Di tanti palpiti* par exemple—pour se repéter ensuite sur tous les pianos de la ville. La bonne aubaine aussi pour les externes du séminaire, que l'on voyait toujours là avec leurs livres et leurs cahiers sous le bras, avec leurs *frilles*, leurs capots bleus et leurs ceintures à flèches omnicolores—des ceintures comme il n'y en a plus—groupes joyeux qui s'approchaient aussi près que possible du cercle magique formé par les musiciens de Sa Majeste ! Que de *pensums* gagnés à écouter les disciples d'Euterpe, et peut-être un peu à regarder les jolies dryades et hamadryades, qui causaient avec les enfants de Mars !

Et à propos de ces écoliers, que de choses sont différentes aujourd'hui ! Sans parler des vacances à St. Joachim—les grandes vacances comme on les appelait—sans parler des brillants examens du temps de M. Holmes, que j'en aurais à dire sur les séminaristes d'autrefois ! Mais il faudrait une conférence *ad hoc.*

Il y eut presque toujours un régiment d'écoliers, en mémoire sans doute des élèves du Cap Tourmente qui se distinguèrent autrefois, et peut-être aussi en souvenir du fameux *coup des écoliers,* si célèbre dans notre histoire. On paradait dans la grande cour, avec fusils sans plaques, sabres de fer blanc, drapeaux déployés et tambour battant.

Un des grands plaisirs, c'était de sortir en camail l'hiver pour les enterrements. Il y avait alors beaucoup de processions qui ne se font plus ; on portait le bon Dieu solennellement aux malades. Maintenant il n'y a plus que la grande procession de la Fête-Dieu : espérons du moins qu'on n'y renoncera jamais.

Le camail noir, espèce de domino peu gracieux, je l'avoue, et qui donnait au clergé un faux air des confréries de pénitents qui font partie des cortéges funèbres en Italie et dans le midi de la France—le camail attristait bien un peu nos églises pendant tout l'hiver ; mais aussi, aux belles matines de Pâques, lorsque les prêtres, les séminaristes, les enfants de chœur, en surplis et la tête poudrée à blanc, faisaient leur entrée, l'allégresse générale s'augmentait de tout le contraste qu'il y avait avec le sombre costume d'hiver.

Malgré ce vêtement confortable, nous gagnions assez souvent, dans nos excursions funéraires, un rhume aggravé d'une remontrance paternelle et d'un *pensum* pour quelque devoir négligé. La compensation consistait dans quelques deniers, que la fabrique nous payait à la fin de l'année.

Si l'on était gourmand, cela passait tout droit chez le pâtissier ; si, au contraire, studieux, le libraire en faisait son profit. Je sais des gens qui sont très-fiers de leurs belles bibliothèques, et qui ne songent peut-être pas assez que c'est à cette modeste ressource qu'ils doivent d'être devenus bibliophiles.

Il y eut aussi parmi les externes une compagnie de

pompiers. Le costume imposant que cela leur permettait de revêtir, le tapage que cela leur permettait de faire, entraient bien pour autant que le patriotisme dans leur ardeur civique. Je me rappelle que la compagnie arriva la seconde à l'incendie du Château St. Louis, le 23 janvier 1834, et que le capitaine Joseph De Blois fut recompensé en conséquence.

Cette institution n'eut que peu de durée : maîtres et parents trouvèrent qu'il y avait là des dangers de plus d'un genre : le feu n'était pas toujours où l'on pensait.

Puisque nous en sommes au chapitre des incendies, quelle différence dans la mise en scène de ceux d'autrefois ! Aujourd'hui vous entendez la nuit quelques coups de cloche qui vous indiquent où est le feu et, par conséquent, vous invitent à vous rendormir si ce n'est pas dans votre voisinage. Autrefois, c'était d'abord la crecelle et les cris formidables de l'homme du guet, puis le tambour qui battait la générale ou la trompette qui sonnait comme pour un combat, puis enfin le tocsin, dont les lugubres volées se faisaient entendre longtemps encore après que tout était fini.

Avec cela, jour ou non, beau temps, mauvais temps, il fallait bien sortir ; et comme il n'y que le premier pas qui coûte, on se rendait toujours au lieu du sinistre : on formait la chaîne, on se passait de main en main des seaux de cuir qui arrivaient à la pompe plus souvent vides que pleins—n'importe, il y avait toujours de l'eau, précisement parce qu'il n'y avait pas d'aqueduc. Et le bon petit réveillon que l'on faisait au retour !

Je ne m'attarderai point à regretter une foule de choses qui pourraient paraître insignifiantes à bien des gens aveuglés par les préjugés de notre civilisation. Je ne dirai rien de ces magnifiques perrons qui empiétant sur la rue, couvraient quelquefois tout le trottoir. C'était là pourtant que des générations successives avaient causé de tout, arrangé leurs petites affaires, que le voisin avait fumé la pipe avec son voisin, la voisine confié quelques médisances à sa voisine. Aussi quelle indignation, lorsque la municipalité voulut detruire ces petits monuments qui faisaient l'orgueil de notre ville ! Quelle noble résistance et quels procès ! Il y eut même quelqu'un qui s'écria : " Nos institutions, notre langue,

nos perrons et nos cahots !" Les perrons ont succombé ; mais il est facile de constater que les cahots tiennent bon.

Un des sujets de plaisanterie contre notre bonne ville, c'était le grand nombre de chiens attelés à de petites charrettes que l'on voyait dans nos rues. Avant même la formation de la société pour la protection des animaux, la race canine avait obtenu son émancipation. En est-elle plus heureuse ? Dans tous les cas elle n'a pas réclamé le droit au travail ; et tous les individus qui la composent sont aujourd'hui égaux devant la loi ; ils jouissent d'une oisiveté sans pareille et vivent complètement aux dépens de leurs maîtres. Que d'honnêtes gens voudraient en faire autant !.

La belle calèche des bons vieux jours va bientôt disparaître, chassée par des véhicules plus prétentieux, mais qui n'auront jamais sa désinvolture. Il fallait voir les *voyageurs* et les *hommes de cages* entassés les uns sur les autres, avec leurs rubans aux vives couleurs, leurs chemises bigarrées parcourir sur ces chars rapides la ville et les faubourgs ! C'était absolument comme à Naples, et Québec avait là une ressemblance de plus avec la ville qui possède le tombeau de Virgile.

Quand la dernière calèche aura remonté pour la dernière fois la côte de la Basse-Ville, il faudra dire adieu à la couleur locale. Le vieux Québec aura vécu !

Mais où sont ces bons lurons dont nous venons de parler, qui chantaient si gaiement par nos rues, en marquant la mesure au moyen d'un aviron imaginaire ? N'avaient-ils pas l'air de nous dire avec le refrain d'une de nos vieilles chansons :

Bonhomme, bonhomme,
Tu n'es pas maître dans ta maison
Quand nous y sommes.

Où sont aussi les gais matelots qui jouaient au cheval fondu au beau milieu des rues, renversaient les tables des revendeuses, distribuaient bâtons de sucre de crême et *croquignoles* [1] aux gamins ébahis, et payaient en milords tout le dommage causé ?

1 Espèce de pâtisserie.

Il n'y avait point de police pour leur chercher noise ; mais la nuit il y avait pour nous protéger les hommes du guet, les *watchmen* qui chantaient d'une voix à la fois si lugubre et si rassurante, " HALF PAST TEN O'CLOCK, FINE WEATHER ! " ou n'importe quelle autre heure suivie de n'importe quel renseignement. Si Felicien David les avait entendus, il aurait substitué ce chant à celui du muezzin dans le désert.

Où sont ces pauvres diables si inoffensifs, si obligeants même, toujours prêts à reconduire poliment chez eux les bons bourgeois qui, ayant un peu trop soupé, auraient été exposés à prendre les perrons pour des canapés, et les trappes de caves entr'ouvertes pour l'escalier de la Basse-Ville ? Je ne sais trop comment ils faisaient pour porter tout l'attirail dont ils étaient munis. L'espèce en est perdue ; peut-être avaient-ils trois mains ? Ils avaient une crecelle, une lanterne sourde, un bâton et quelquefois une longue gaffe, avec laquelle ils prenaient les voleurs...... lorsqu'ils ne se faisaient pas prendre par eux.

Mais leurs plus grands ennemis n'étaient pas les voleurs ; c'étaient les viveurs du temps, qui ne se faisaient pas faute de les rosser chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Où sont tous ces drôles de garnements qui faisaient sur nos marchés, à nos bons habitants, mille tours plus ou moins pendables ? qui la nuit cassaient les marteaux des portes—il n'y avait pas alors de sonnettes—éteignaient les lumières des réverbères et transposaient, plus ou moins malicieusement, toutes les enseignes d'une rue ? On prétend que semblable transposition vient de se faire dans l'escalier de la rue Champlain, et quelques journaux ont pris notre jeunesse à partie. Je n'en crois rien ; elle est trop sage, trop studieuse, elle s'occupe trop de politique ; si pareille chose est arrivée, ce sont les viveurs du temps passé qui reviennent, et entre nous, c'est pour cela sans doute que la police n'y peut rien.

Ces bons diables avaient surtout la manie de se déguiser en vrais démons. Ainsi costumés ils faisaient irruption dans les bals des guinguettes, et devenaient sans le vouloir les auxiliaires du curé, par la terreur qui s'en sui-

vait. Une nuit, quatre ou cinq de ces messieurs, déguisés de cette manière, firent le tour de la ville dans un traîneau attelé de deux chevaux noirs. Ils avisèrent un quidam qui cuvait son rum dans un banc de neige ; ils le saisirent et le couchèrent tout endormi au milieu d'eux. Bientôt réveillé par les cahots et dégrisé par la peur, notre homme fait un grand signe de croix. Aussitôt quatre bras vigoureux l'enlevent et le jettent dans dans un autre banc de neige, en lui faisant sentir les griffes qu'il y avait au bout de leurs doigts. Voilà une légende qui avait pour la raconter un témoin bien convaincu ! O le bon vieux temps et les aimables gens !

Au fait cependant, il y en a d'autres qui méritent davantage nos regrets. Ce sont précisément les parents de ces farceurs, les excellents bourgeois qui avaient amassé, pistoles par pistoles, la fortune que ces messieurs dépensaient d'une manière si intelligente.

Où sont ces honnêtes citoyens qui tenaient tant à tout ce qui nous est encore cher aujourd'hui, qui remplissaient gratuitement une foule de fonctions publiques, qui prêtaient leur argent sans intérêt, à moins que ce ne fût à constitut ou comme on disait alors à *fonds perdu*—qui étaient marguillers, membres de la société d'éducation, de la société d'agriculture, de la société du feu, c'est-à-dire contre le feu—*magistrats* et par là même édiles de la cité, qui donnaient, sous une forme ou sous une autre, presque tous leur temps au public et par dessus le marché souscrivaient et payaient largement pour toutes les entreprises, religieuses, charitables ou patriotiques ? Tandis que leurs fils ou leur *coquins de neveux*, bien à leur insu, faisaient de si belles équippées, eux ne sortaient guère de la maison une fois le coup de canon du couvre-feu tiré, à moins que ce ne fût pour aller à la chambre entendre Papineau et Bourdage tonner contre le gouverneur et les bureaucrates. Chaque semaine, ils attendaient avec anxiété la *Gazette Officielle* pour voir si, par hasard, ils n'étaient point cassés comme juges de paix ou comme officiers de milice, en punition de leur dernière incartade politique, c'est-à-dire pour avoir, dans une assemblée publique quelconque, proposé ou secondé une *résolution* quelconque, approuvant la chambre et censurant le gouvernement. Notez bien qu'à cette époque les Cana-

diens-français ne formaient qu'un seul parti. Nous n'avions pas encore le *gouvernement responsable*, et toutes les charges publiques étaient pour les Anglais, avec une exception par-ci, par-là, pour une classe très peu nombreuse qui faisait cause commune avec eux.

Où sont aussi ces bureaucrates, dont je viens de vous parler, si détestés, un peu plus arrogants peut-être que de raison, mais à leurs heures, polis, sociables, hospitaliers, ayant toujours cela de bon, qu'ils jetaient gaiement par les fenêtres l'argent qu'il gagnaient ou qu'ils ne gagnaient pas, si bien même qu'il n'en restait pas toujours assez pour ceux qui venaient frapper à la porte, le tailleur, le boucher, le boulanger, par exemple ? Cela se voit bien encore aujourd'hui, mais au lieu d'être la règle c'est l'exception.

Où sont les " *garrison belles* " d'alors, si dédaigneuses des jeunes gens de la ville, si entichées des habits rouges et des epaulettes, toujours prêtes à partir par n'importe quelle tempête de neige, pour un pic-nic chez Kostka Hamel, sur le chemin du Cap Rouge, à Lorette ou au Saut de Montmorency ? Où sont les grandes dames si pimpantes, si richement mises, si dévotes et si mondaines, qui faisaient le carême entièrement—et quel carême que celui d'alors !—mais qui pendant le carnaval arrivaient à l'église au beau milieu du sermon, en sautillant, presque en dansant, pour entendre la messe du *Credo*, messe qui a été supprimee comme bien d'autres usages ?

Mais où sont, comme a dit une vieux poète français, où sont les neiges d'antan ?...sur nos cheveux sans doute !

Revenons à nos légendes, dont nous ne nous sommes point tant écartés qu'on le croirait.

Bien des choses, parmi celles que nous avons rapidement résumées, qui nous paraissent d'hier, sont inconnues à beaucoup de nos auditeurs—bientôt elles seront à l'état légendaire. D'autres reviendront peut-être ; car c'est surtout avec du vieux que l'on fait du neuf.

C'est ainsi que l'on a retabli la messe de minuit, à Noël, qui avait cessé d'être célébrée, dans les villes du moins, il y a une quarantaine d'années.

A Montréal, on s'est remis dernièrement à chanter la *guignolée* la veille du jour de l'an—vieille coutume tom-

bée depuis longtemps en désuétude. Voilà deux bons points à donner à notre époque. [1]

Une de nos légendes a une authenticité que je ne lui soupçonnais pas d'abord, c'est l'histoire de Lanouet. Il paraîtrait que le fait s'est passé à la Baie des Chaleurs et non pas au Labrador. Mais quand je l'ai appris, *mon siège était fait.* Du reste, Labrador entre plus facilement dans un vers que Baie des Chaleurs. C'est une excuse qui, pour tous les gens du métier, devra paraître suffisante.

Le prêtre qui reçut une lettre à peu près semblable à celle que j'ai rimée, était le vénérable M. Desjardins, chapelain de l'Hôtel-Dieu, et non pas le curé de Québec; elle venait de la Chine et non pas de Bretagne. Voilà, je l'admets, des variantes assez notables. Mais pour des légendes et des poésies, on n'y regarde pas de si près. L'histoire elle-même, la grande et sérieuse histoire, qui s'écrit en prose, est rarement plus véridique.

Le prologue suppose un campement de nos voyageurs dans les pays d'en haut. Ils se sont, d'une manière ou d'une autre, égarés dans leur course à travers le désert, et la nuit venue, ils trompent leur inquiétude en écoutant les récits de deux anciens.

La parole est au père François Laporte, en son jeune temps de la paroisse de Beauport.

[1] Pour la *guignolée* ou *ignolée*, voyez *Forestiers* et *Voyageurs* par M. Taché et les *Chansons populaires* du Canada, par M. Ernest Gagnon. Aussi le *Journal de l'Instruction Publique* cité par ce dernier auteur.

PROLOGUE

Ecoutez ! c'est la chute et c'est le vent du nord
Qui nous apporte ici sa voix par intervalle !
L'entendez-vous mugir et, dans chaque rafale,
Le bruit s'accroître ?..... Allons ! courage vers le fort
Nous pourrons nous guider : *la Vache* est toute proche
Du ravin qui descend à la *Pointe des Ours ;*
De là pour la prairie on n'a plus que deux jours.
La chute est bien nommée et, soit dit sans reproche,
Elle beugle plus fort qu'un troupeau tout entier......

— Comme il parlait ainsi, la flamme du brasier
Qu'il avait allumé, s'affaissa pâlissante,
Et bientôt s'éteignit...... La brise vacillante
Se tait, et de nouveau, le silence et la nuit
Affligent à la fois la pauvre caravane.
Alors vous eussiez vu, dans l'ombre diaphane,
Les tristes voyageurs, pour ressaisir le bruit,
Se coucher sur le sol, et d'une oreille avide
Ecouter...... écouter...... L'herbe au loin frémissait,
Et dans la vaste plaine, un murmure passait,
Comme un chuchotement prolongé mais timide .....

— Père, qu'en pensez-vous ? Est-il loin, le rapide ?
Quand serons-nous au fort ? — Le vieillard répondit :
Enfants, ne craignez rien ; enfants, prenez courage.
Moi, j'ai cru bien des fois, dans ce pays maudit,
Ne jamais voir la fin d'un trop rude voyage ;
Bien souvent, j'ai perdu la trace du retour ;
Bien souvent, j'ai cru voir briller mon dernier jour,
Lorsqu'après une nuit où je ne dormais guère,
J'entendais au matin les féroces *Pieds-noirs*,
L'un l'autre s'appelant, pousser leur cri de guerre.
On s'y fait, croyez-moi. Les plus riches manoirs
N'offrent plus aucun charme au chasseur intrépide.
Il brave avec ardeur, et loin de tout foyer.
Les cornes du bison, la dent du loup-cervier,
Le tomahawk sanglant et la flèche rapide.......

—Père, vous qui savez sans nombre des récits
De combats ou de chasse, ou bien de ces merveilles
Qui, d'âge en âge, vont étonnant les oreilles
De ce qu'ont fait jadis les follets, les esprits ;
O père, contez-nous, contez-nous quelque chose,
Pour, en vous écoutant, que chacun se repose !

—D'herbe et de rameaux secs, il nourrit avec soin
Le feu, qui se rallume et resplendit au loin ;

Puis, à demi-couché, roulé dans sa couverte,
A ceux qui l'écoutaient la bouche grande ouverte,
Et tous rangés en cercle :—" Il faut donc vous conter
Quelque chose de neuf ; car de se répéter,
C'est ennuyeux, dit-il......

I

LE COLPORTEUR

C'était un soir d'automne,
Après la Saint-Michel—J'étais bien jeune alors,
Et j'étais bien peureux...... je ne pensais qu'aux morts,
La nuit venue ..... Amis, si cela vous etonne,
Rappelez-vous comment c'etait aux temps passés :
On entendait toujours parler des trépasses ;
On les voyait partout —Ce soir-là, de la ville
Mon père et le voisin n'étaient pas de retour ;
Nous n'avions avec nous que Charlot l'imbécile,
Quand le vieux donateur, au coin de notre four,
Fut trouve bien malade et respirant à peine.
—Va chercher le curé, dit ma mère, va, cours :
Ce pauvre malheureux, c'est le meilleur secours
Qu'on puisse lui donner ; tandis que Madeleine
Et moi, nous lui ferons un fameux bon *sang-gris*.
Charlot pourra t'aider ; prends le gros cheval gris ;
Prends la calèche neuve, et *file* au presbytère...
J'avais toujours aimé le bonhomme Santerre :
Il m'avait tout petit, bercé sur ses genoux ;
Il nous aimait de même et ne pensait qu'à nous.
Eh bien ! je restais là, tout figé comme un cierge,
Et j'y serais encore, oui, vrai, ma bonne vierge !
Si la fille au voisin, avec son grand œil noir
Et son air déluré, ne m'eût ouvert la porte,
Et dit : Monsieur François, bon voyage et bon soir !
Croyez, après cela, si le sorcier m'emporte !
Le cheval gris trottait qu'on ne pouvait le voir ;
Les chandelles du ciel et celles de la ville,
Et celles des vaisseaux qui dansaient dans le port,
Ne firent qu'un ruban du village à Beauport,
Un grand ruban de feu !

Restait le plus facile,
Puisqu'avec le curé, je ne ne craignais plus rien,
Feux-follets, loups-garous, revenants, ni sorcières.

—Ce pauvre vieux, vraiment, c'était un bon chrétien,
Me dit monsieur Renaud, et dans nos cimetières,
Les gens de son espèce ont droit de se loger,
Sans qu'on ait rien à dire .....As-tu vu l'étranger
Qu'on a trouvé noyé, dimanche, sur la grève ?
On ne sait d'où ça vient, et lorsque cela crève,

On ne sait où les met're. En route ! mon garçon,
Et ne va point trop vite à travers les ornières.
Le curé ne dit plus un seul mot, de façon
Qu'on allait tristement, et sur ses fins dernières
Méditant à loisir. Le ciel était plus noir,
Le vent était plus froid qu'en venant du village,
Et lorsqu'on eut passé la route du manoir,
J'avais déjà perdu beaucoup de mon courage.
Il me parut alors que nous n'avançions pas,
Que le chemin pour nous s'allongeait à mesure.
Je ne connaissais plus ni maison, ni clôture ;
Nous changions de pays...... Bientôt, à chaque pas,
Mon cheval s'arrêtait, et cette pauvre bête,
Comme moi, j'en suis sûr, avait perdu la tête.
Nous étions dans un bois d'arbres vieux et chenus,
Dont l'espèce et le nom ne m'étaient point connus ;
J'entendais, mais bien loin, comme des chants d'eglise
Se mêler tristement au souffle de la bise ;
Je parlais au curé, qui ne répondait point :
Il dormait et disait :—Voici mon premier point—
Je n'osais lui toucher, lorsqu'au bord d'une ornière,
Mon cheval, s'arrêtant, ne voulut plus partir.
J'eus beau crier, frapper, s'il eût été de pierre,
C'eût été tout de même. Alors, on voit sortir
De terre un grand cercueil, entouré de lumière,
Qui se place tout droit au milieu du chemin.
Le curé se réveille et descend de voiture,
Et moi j'en fais autant ; puis il lève la main :
“ Si tu viens du demon, va-t-en, je te conjure,
Dit-il ; mais si c'est Dieu qui te conduit, alors,
Fantôme ou vision, nous prierons pour tes morts.

—Pour réponse à ces mots, tout autour de la bière,
Nous vîmes tous les deux s'accroître la lumière.
Le curé fit dans l'air trois grands signes de croix,
Puis il reprit : C'est bien.... c'est ma faute, je crois.
Mettons-nous à genoux — et puis, tout d'une haleine :
De profundis, auquel je répondis à peine,
Tant j'avais par la peur le gosier resserré.
Monsieur Renaud tout seul dit le *Miserere*.
Quand il se releva, se parlant à lui-même :
Pauvre garçon, dit-il, je le ferai demain.
Le cercueil aussitôt disparut du chemin ;
La lune dans le ciel montra sa face blême ;
Et. je ne sais comment, nous étions à l'endroit
Où la route conduit au village tout droit.
Les nuages épais et notre forêt sombre,
S'étaient évanouïs, devant nous, comme une ombre.
Mon cheval retrouva son ancienne vigueur
Quelques instants après, nous tombions chez mon père.

Le curé confessa notre bon vieux Santerre,
Et ne parla de rien.

Ici notre conteur,
Comme s'il eût fini jusqu'au bout son histoire,
S'étendit sur le sol, laissant son auditoire
Disserter vivement sur l'étonnant récit,
Que son brusque silence à plaisir obscurcit.
Et la discussion fut longue et puis savante.
Chacun dit ce qu'il croit ou bien ce qu'il invente ;
Si l'un tient pour cela, l'autre tient pour ceci.
Ils allaient s'emporter, quand le vieux dit : Voici
Ce que j'ai su plus tard. D'abord, ce fut mon père
— De la ville il était justement de retour —
Qui voulut ramener le prêtre au presbytère.
Je n'en fus point fâché, car c'était bien son tour !
Le voyage se fit sans aucun sortilége,
Fantôme, ou manigance. En remontant à lége,
Mon père ne vit rien non plus qu'en s'en allant ;
Et quand je lui contai le fait du revenant ?
Je saurai bien, dit-il, le fin mot du grimoire.
Mais le temps se passait sans qu'on fût plus savant,
Lorsque, dans les jours gras, après l'avoir fait boire,
On fit coucher chez nous Marcou le sacristain,
Garçon des plus instruits et qui parlait latin.
Donc, Marcou nous conta que, le lendemain même,
A l'enclos des enfants trépassés sans baptême,
On releva le corps de ce pauvre inconnu
Qu'on avait inhumé sans aucune prière.
On lui fit préparer une fort belle bière
Et notre bon curé, le soir étant venu,
Le coucha décemment dans là terre bénite.
Le récit de Marcou se répandit bien vite,
Et notre histoire avec. On remarque aussitôt.
Qu'un petit colporteur, dont la riche cassette
Faisait faire à chacun plus d'une folle emplette,
Homme honnête et charmant, qu'on attendait bientôt,
Ne réparaissait point. Plus tard, un misérable,
Que pour un autre meurtre on pendit à Québec,
De l'avoir étranglé se reconnut coupable.
Ils avaient mis son corps sur le rivage à sec,
Au moment où le fleuve allait couvrir la rive,
Espérant qu'il irait bientôt à la dérive.
Quand viendrait le montant.

— Merci, Père Laporte.
C'est bien dit ; mais je veux que le diable m'emporte,
Si j'en crois un seul mot. C'est sans vous offenser.
Vous étiez jeune alors et l'on peut bien penser......
— Que j'avais la berlue ? Eh bien ! c'est tout de même
Un peu fort, mon blanc-bec. Et le curé tout blême,

Qui pria comme moi, dans le chemin, la nuit!......
Et du noyé l'affaire ! .... et tout ce qui s'en suit !......
Si vous n'y croyez point, vous ne pourrez donc croire
Ce que le vieux trappeur m'a conté bien des fois,
Et conté, savez-vous, devant plus d'un bourgeois,
L'histoire de Lanouet ?
— Dites-la, cette histoire ;
Père, nous la croirons, si ça vous fait plaisir.
— Mes beaux mangeurs de lard, malgré votre désir,
Je laisserai la chose au trappeur .... Ladebauche !
Mais il s'est endormi ! ..... Lève-toi donc, vieux gauche !
Allons ! ce farceur-là ne veut pas m'écouter.
Tandis qu'il ronfle, eh bien ! je m'en vais vous conter
La messe qu'à l'Islet dit un prêtre sans tête,
Juste à minuit, un jour ou plutôt une nuit,
Que mon oncle était là .....

II

LA MESSE DE MINUIT.

Cela fit bien du bruit.
Il était en vacance et sortait d'une fête
Où l'on avait trinqué chez Thomas Giasson
Un peu...... pas mal, je crois.
Il entendit le son
De la cloche tintant comme pour l'agonie.
En voilà, par exemple, une cérémonie !
Se dit-il...... Allons voir si ce pauvre bedeau
Sait ce qu'il fait...... Je gage...... il aura bu moins d'eau
Que de vin...... Ou peut-être encor quelque bonne âme,
Aux pécheurs endurcis, par manière de blâme,
A charitablement fait entendre ce glas.
Moi-même le premier, j'en aurais bien, hélas !
Un grand besoin.
L'église, au détour de la route,
Lui parut tout en feu, du bas jusqu'à la voûte.
Il se hâtait, disant des *Ave Maria*
Aussi drus qu'il pouvait, marchant de telle sorte
Qu'il fut en même temps au dernier *Gloria*
Du chapelet et puis devant la grande porte,
Comme au plus beau dimanche ouverte à deux battants.
Il entre, mais ne voit point de flamme au dedans.
Seulement, sur l'autel, comme pour un office,
Six grands cierges brûlaient.—Sapristi ! mon garçon,
M'a-t-il dit bien des fois j'eus un fameux frisson,
Et je ne savais point si c'était mon service
Que l'on allait chanter. Volontiers sur ses pas
Il serait revenu, si, sans lui dire gare,
La porte de l'église, avec un grand fracas,
Ne s'était refermée. Alors, il se prépare

Pour le pire, attendant ce qui va se passer.
Il sentit dans son corps tout le sang se glacer,
L'horloge ayant sonné devers la sacristie
Lentement douze coups, quand il vit dans le chœur
Un prêtre s'avancer...... La tête était partie
D'avec le corps...... " J'étais dans le banc du *Seigneur*,
Me dit toujours mon oncle, et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris... enfin comme une trace
De fumée ou d'encens." Mais ce prêtre étranger
Et bien étrange aussi, portait une chasuble
Du plus beau violet...... Rarement on s'affuble
Aussi bien sans sa tête...... Et pour lors, sur l'autel
Il plaça le calice: il ouvrit son missel,
Et puis, en descendant à mon oncle il fit signe,
Disant " *Introibo ad altare Dei*—
Mais l'autre ne bougea...... N'étant pas obéi,
Le prêtre s'en alla d'une façon bénigne,
Comme un homme qu'on chasse et qui l'a mérité.
C'était un écolier du petit-séminaire,
Mon oncle, et qui savait répondre à l'ordinaire
De la messe très-bien. Il fut donc irrité
Contre lui même un brin, d'avoir été si lâche
Et si peu complaisant—Il faudra que je tâche
De réparer cela.... je reviendrai demain,
Se dit-il aussitôt ; mais trouvons un chemin
Pour sortir au plus vite. Allons ! par la fenêtre
Du vieux vestiaire, on peut sauter dehors peut-être ;
Et derrière l'autel la porte m'y conduit ;
Elle est ouverte encor.... C'est par là que s'enfuit
Ce malheureux curé... puis, si je le rencontre,
Nous nous expliquerons.... je n'ai rien à l'encontre
De ce pauvre monsieur.... s'il fallait en vouloir
A tous gens que l'on voit ayant perdu la tête,
On n'aurait plus d'amis, et ce serait trop bête.
Il partit comme un trait ; mais au fond du couloir
La porte était fermée. Il fallut dans l'église
Demeurer jusqu'au jour......
Sur la muraille grise
—Les cierges de l'autel s'étant soufflés tout seuls—
On pouvait voir errer, comme autant de linceuls,
Les bizarres reflets de la lampe blafarde.
Dans telle obscurité, plus et plus on regarde,
Plus on trouve partout de menaçants objets.
En son tableau, la Vierge au fond de la chapelle,
Si divine au grand jour, si riante et si belle,
Paraissait bien sévère ; et sinistres sujets,
Les martyrs, tout armés, dans leurs niches profondes,
Semblaient, pour la plupart, des gens peu rassurants,
Les chérubins rosés, aux chevelures blondes,
Bons enfants d'ordinaire, avaient l'air très-méchants.

La belle voûte bleue aux étoiles dorées,
La plus riche, je crois, de toutes nos contrées,
Comme un drap mortuaire était du plus beau noir.
Ce qui par-dessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre à la nef suspendu.
On eût dit quelqu'objet affreux par sa nature,
Araignée aux longs bras, squelette de pendu,
Tout ce que vous voudrez de plus abominable.
Puis, c'était un silence à vous faire mourir :
On aurait entendu, dans l'église, courir
Une souris. Alors, près de la sainte table
Mon oncle se plaça, tout tremblant, à genoux,
Priant de tout son cœur pour lui-même et pour nous,
Pour le prêtre sans tête, et pour les saintes âmes
Du purgatoire, en masse, aussi pour ses parents,
Pour tous les bons chrétiens, tant savants qu'ignorants,
Pour gens de tous métiers, même les plus infâmes,
Inventant, j'en suis sûr, mille dévotions,
Et prenant devant Dieu des résolutions
Qu'il sut tenir depuis--Sachez que, par la suite,
Il devint prêtre...... et, bien pire que ça...... jésuite.
Tout rempli de ferveur, il priait donc ainsi,
Pour tout en général, pour cela, pour ceci,
Et je crois, sans mentir, qu'il y prierait encore,
Sans un sommeil de plomb qui, juste avant l'aurore,
Vint le surprendre enfin. Il fut tout ébahi
D'entendre "*Introibo ad altare Dei*"
Saluer son réveil. Mais il n'eut pas d'angoisse :
C'etait la voix d'un prêtre ayant sa tête à lui,
Et tête qui pensait pour toute la paroisse ;
C'était, sans le nommer, le curé d'aujourd'hui.
Donc, mon oncle entendit dévotement sa messe,
Puis il fut le trouver, lui disant à confesse
Tout ce qu'il avait vu —— "C'est très-bien, mon enfant,
Il faudra soulager ce pauvre revenant ;
Le bon Dieu le permet. Je le ferais moi-même,
A votre charité s'il n'avait eu recours.
Je serai là, tout prêt à vous porter secours,
Si de l'esprit du mal c'était un stratagème."

Par le bedeau, le soir, dans l'église conduit,
Mon oncle avait repris son poste avant minuit,
Tout seul. Il entendait marcher dans le vestiaire,
Le curé récitant rondement son bréviaire.
Quand l'heure fut venue, il vit une lueur
Passer près de l'autel ..... et voila que s'allume
Un cierge...... un autre après...... "A tout l'on s'accoutume :
J'avais cette fois-là, dit-il, beaucoup moins peur ;

Et sans trop m'effrayer les douze coups sonnèrent,
Et le prêtre sans tête entra bien lentement,
Et me fit signe encor, mais plus timidement,
D'avancer dans le chœur ; et les cierges donnèrent
Une lueur plus vive au moment où je fus,
Près de lui, prendre place. Il avait l'air confus,
Tout d'abord mais sa voix tremblante et sépulcrale
Se raffermit bientôt ; à plus court intervalle
Venait chaque verset ..... puis j'étais moins transi.
Il prenait du courage et m'en donnait aussi.
Je répondais plus haut ; je servis les burettes,
Sans craindre d'approcher mes mains de ses manchettes.

Puis, l'église soudain sembla se transformer ;
Et l'on voyait partout des cierges s'allumer ;
La vierge dans son cadre avait l'air plus heureuse,
Et se penchant vers nous, souriait gracieuse.
Les petits chérubins gazouillaient finement ;
Les grands saints tout dorés regardaient tendrement ;
Ils se parlaient entr'eux dans un très-beau langage,
Qui n'était pas français ni latin davantage.
La voûte transparente avait l'air de monter
Par degrés vers le ciel, les murs de s'incruster
D'agate, de porphyre et d'opale et le reste,
Comme on le dit de ceux de la cité céleste.
L'orgue rendait tout seul des sons harmonieux ;
Et, quand vint le *Sanctus*, de douces symphonies
Descendirent d'en haut. Comme aux cérémonies
Des plus grands jours, l'encens le plus délicieux
Sortait je ne sais d'où. Le prêtre, plus agile,
Avait la voix sonore. Au dernier évangile,
Au mot *veritatis*, il se tourna vers moi.
Me laissant voir en face un radieux visage,
Il me dit : " Mon enfant, merci pour ton courage
Le bon Dieu saura bien récompenser ta foi......
Je monte en paradis...... Pour expier l'offense
D'avoir été distrait et léger à l'autel,
J'ai, pendant cinquante ans, attendu la présence
D'un servant qui voulût me faire aller au ciel,
Et priant avec moi......"

Mon oncle ne put dire
Comment tout le mystère à la fin s'acheva ;
Car au milieu du chœur le curé le trouva
Daus un état d'extase, et puis dans un délire
Qui dura plusieurs jours. N'entendant rien du tout,
Son bréviaire fini de l'un à l'autre bout,
Ne sachant que penser de cela tout en somme,
Il venait au secours de ce pauvre jeune homme.
Il ne vit dans l'église aucun signe nouveau,
Et se dit que le mal était dans le cerveau

De l'écolier. Plus tard, connaissant mieux l'affaire,
D'un miracle il trouva que la preuve était claire.
C'est ce qu'a dit mon oncle et je l'ai toujours cru.

— Cette histoire est trop belle et n'est pas de ton crû.
C'est sûr, fit une voix.
— Allons ! il se réveille,
Ou bien c'est qu'il faisait tantôt la sourde oreille !
Viens nous conter ce que tu vis au Labrador.
Voyons, fanfan, tu dois t'en souvenir encor :
L'histoire de Lanouet !
Et fanfan Ladébauche,
Balançant ses grands bras, comme un homme qui fauche,
S'en vint tout lourdement tomber au milieu d'eux.

III

L'HISTOIRE DE LANOUET.

" Çà, mes amis, dit-il, vous n'êtes point peureux ?
Et si quelqu'un l'était, il vaudrait mieux le dire.
Je commencerai donc par ainsi...... tout d'abord......
Nous étions deux trappeurs sur la côte du nord,
Deux trappeurs, bons lurons, aimant très-bien à rire,
A prendre un petit coup quand nous pouvions nous voir ;
Ce n'était pas souvent. On ne va pas le soir
Veiller chez son voisin, quand il est à cent milles.
Il chassait à Mingan—moi j'étais aux Sept-Iles,
Plus tard à Masquaro, Lanouet à Wapit'gan ;
Eh bien ! malgre la neige et malgré l'ouragan,
Malgré des froids de loup, sans compter la distance,
Chaque hiver nous faisions deux ou trois fois bombance,
L'un chez l'autre à son tour—grâce aux chiens esquimaux,
Aux *cométics* légers que ces fins animaux,
Plus prompts que des éclairs, font voler sur la neige.
Un soir, je revenais, je ne dis pas à lége,
Car Lanouet défrayant noblement son écot,
M'avait pendant trois jours fait un royal fricot,
Arrosé librement de bonne jamaïque
Et d'un excellent vin qu'un bourgeois d'Amérique
Avait laissé chez lui. Nous avions bien mangé
De l'ours, du caribou pas trop mal arrangé,
De bons civets de lièvre et puis des perdrix blanches,
Du saumon, du homard, même du rat-musqué.
Je m'endormais un peu, lorsqu'à travers les branches,
J'aperçus près d'un cap un sauvage embusqué.
Un sauvage ? non pas ; mais c'était, chose étrange,
Un beau monsieur bien mis et l'air doux comme un ange.
Il me dit en passant : " Retourne chez Lanouet,
Il court un grand danger." Puis, sans prendre mon fouet,

Il parut commander à tout mon attelage !
Il me fit un salut et toucha de sa main
Le gros chien de devant, qui rebroussa chemin,
Et puis il descendit du côté du rivage.
Et disparut...... Mes chiens, sans s'occuper de moi,
Partirent tout d'un trait, s'élançant dans les brousses,
Comme s'ils avaient eu tout l'enfer à leurs trousses.
Je fus choqué d'abord et puis je dis : Ma foi,
Cet homme n'est pas fou...... je suis sûr qu'il se passe
Aux dépens de Lanouet quelque chose là-bas......
Laissons-les donc courir...... j'ai mon fusil de chasse,
De quoi tirer vingt coups, et mon grand coutelas.
L'ami n'est pas prudent...... quelques rôdeurs de côtes
Pour le dévaliser sont devenus ses hôtes ;
Il vantait sa richesse...... ils l'auront entendu ;
Un trésor dont on parle est un trésor perdu !
Le bourgeois de tantôt connait leur manigance.

Et mon bon *cométic* refaisait d'anse en anse
Le chemin parcouru. La lune se sauvait
Devant nous dans le ciel, sur les rochers sauvages,
Sur les mornes chenus, sur les bois sans feuillages,
Et ma meute toujours en vain la poursuivait,
Comme fait ce chasseur courant sur un nuage,
Avec des chiens nombreux la veille d'un orage.
Vous l'avez vu sans doute ; on vous en a parlé,
Du moins dans votre enfance...... Il s'était écoulé
Plus d'une heure déjà...... l'attelage a fait vite,
Et plus vite toujours sans jamais arriver ;
Et je songeais alors aux choses qu'on évite
De se dire tout bas, pour ne pas enlever
Un peu de son bonheur à notre pauvre vie.
Chaque maxime était par une autre suivie
Comme dans un sermon, car j'entendais prêcher
Quelqu'un plus fin que moi dans ma triste cervelle,
Eé je me demandais comment, ayant *embelle*
A penser au bon Dieu, j'avais pu m'empêcher,
Etant seul dans les bois ou bien dans ma cabane,
De le prier souvent ; et comment la savane,
Le grand fleuve, les lacs, et les monts orgueilleux,
De tous les saints devoirs m'avaient fait oublieux.
Car enfin, mes amis, s'il est bien difficile
D'être sage à travers les plaisirs de la ville,
On devrait être bon et meilleur de beaucoup,
Dans ces vilains recoins où le sort nous éprouve,
Où l'on vit au hasard ; et le contraire prouve
Que le diable est toujours rôdant comme un vieux loup
Dans la cité bruyante et dans la solitude.

Eusuite je songeais, non sans inquiétude,
A ce pauvre garçon qui courait un danger,
D'après ce qu'avait dit le monsieur étranger.
—Baptiste, me disais-je, en cela me ressemble,

Il n'est pas trop dévot. Quand nous étions ensemble,
Nos discours n'étaient point des sujets d'oraison
Et nous buvions souvent bien plus que de raison.
Il jurait un peu fort. Nous disions des paroles
Plus que lestes parfois...... enfin des gaudrioles.
Il était de Lorette et moi de Charlesbourg.
Nous parlions du passé, de nos bals du faubourg,
Des fricots, des soupers chez la mère Gavroche,
Dont la maison, soit dit ne fut point sans reproche ;
On y voyait des gens pas beaucoup *secundum*,
Et semaine et dimanche, on y vendait du rhum.
Quels farauds nous étions ! Il portait une aigrette
Et de rouges rubans autour de son chapeau,
Dans plus d'une bagarre il a risqué sa peau.
D'avoir fait tout cela, bien sûr, il le regrette
A présent, mais trop tard ! Et je tenais toujours
Sur son compte et le mien ces sévères discours,
Et je laissais courir mon vaillant attelage
De rochers en rochers de rivage en rivage,
Si bien qu'enfin je vis paraître à l'horison,
Dans un bois de sapins, le toit de sa maison,
Ou, si vous l'aimez mieux, sa hutte ou sa chaumière.
Aussitôt j'aperçois une blanche lumière,
Forme d'ange ou de femme, au sombre firmament,
Au-dessus des sapins s'élevant lentement.
Un instant je pensai que c'était de ces flammes,
Dans notre ciel du nord si communes ..... les âmes,
Disent les Montagnais, des chefs pleins de valeur,
Qui reprennent là-haut leurs combats ou leur chasse.
Mais le ciel était noir et dans le vaste espace
On ne voyait briller aucune autre lueur,
Si ce n'est comme ici des étoiles en foule.
Pour ne rien vous cacher, j'eus bien la chair de poule,
Lorsque rendus enfin tout près de chez Lanouet,
Tous mes bons esquimaux rebelles même au fouet,
Poussant des hurlements se mirent à plat-ventre.
Je charge mon fusil, et prenant à deux mains
Mon courage : Voyons, fanfan, dis-je, que diantre !
Il faut aller tout droit, non par quatre chemins !
Deux fois je frappe...... Rien. J'ouvre, j'entre, je crie :
Baptiste !...... Pas un mot ..... Es-tu mort ou en vie ?
Reponds-moi donc un peu !.... Rien... J'avance en poussant
La porte de sa chambre ; alors je vois dans l'ombre
Un animal velu, hideux et repoussant,
Dans ses gros yeux de chat roulant comme un feu sombre,
Debout au pied du lit.—Monsieur Satan je crois ?
Ce que disant je fais un grand signe de croix.
Sans se faire prier, démon, ou bête fauve,
Je ne sais trop par où mon animal se sauve,
Laissant de la fumée, une mauvaise odeur,
Et pour moi, croyez bien, une fameuse peur.

J'allume une chandelle et voici le plus triste.
Je marche droit au lit de ce pauvre Baptiste ;
Il était mort...... bien mort...... ce pauvre cher enfant
Son air était serein, et comme triomphant.
De coups ni de blessure il n'avait point de trace ;
D'ailleurs dans la maison tout était à sa place.
J'en fis le tour pour voir...... et pour boucher le trou
Par où pouvait venir cet affreux loup-garou.
Mais je n'en trouvai point. Je fermai bien la porte,
Pres de lui je priai, puis me mis à jongler
Comment on avait pu si raide l'étrangler,
Ce pauvre enfant...... ou bien si trop de boisson forte
N'aurait point par hasard amené son trépas......
Puis je bourrai ma pipe...... et je ne fumais pas
Depuis plus d'un quart d'heure, alors qu'à la fenêtre
J'entends toc .. toc...... toc.—Ah bien ! oui, carcajou,
C'est moi qui vas t'ouvrir ! Reste chez toi...... Peut-être
Est-ce un ami, repris-je, et non point le *grichou.*
La compagnie au fait serait la bienvenue !
—Toc... toc... encor... Risquons... et je criai : Qu'est là ?
—Le père Duchesneau du Grand Mécatina,
Répondit au dehors une voix bien connue.
—Père, vous arrivez bien mal d'une façon,
Dis-je en ouvrant la porte, et pas trop mal de l'autre ;
La volonte de Dieu soit faite et non la nôtre ;
Mais notre ami Lanouet, cet excellent garçon,
Est mort... mort cette nuit... et vous voyez bien comme
Vous n'êtes pas de trop. C'était un bien saint homme,
Ce père Duchesneau, savant comme un curé
Je le pensais, dit-il, d'un air très-assuré ;
Ma femme a fait un rêve et m'a fait mettre en route
De bonne heure ; elle avait ses raisons... plus de doute.
Elle a mis dans mon sac un vieux rameau bénit,
Un flacon d'eau bénite et son gros *formulaire*,
Mais j'arrive trop tard... tout est fait... tout est dit !
Excepté de le mettre, hélas ! dans un suaire.
Tu m'aideras, Fanfan, ce matin tous les deux
Nous ferons un cerceuil. Il est bien malheureux
De vivre et de mourir si loin de tous les prêtres.
Mais le bon Dieu le sait, nous n'en sommes pas maîtres.

Là-dessus je contai mon histoire : d'abord
Le bourgeois qui m'avait fait *revirer* de bord,
Au-dessus des sapins l'étonnante lumière,
Et le vilain gibier que j'avais fait lever.
C'est sérieux, dit-il, faisons une prière.
Et la prière faite et sans se relever,
Et jetant l'eau bénite à la droite, à la gauche :
Je m'explique très-bien, mon pauvre Ladébauche,

Tout ce qui s'est passé. Vraiment un grand danger
Vous menaçait tous deux et tu l'as paré belle.
Oui, le bon Dieu nous aime...... il te faudra changer
De vie et t'occuper de l'autre...... l'éternelle !
Celui qui t'a parlé...... c'est son ange gardien ;
Le rêve de ma femme était aussi du sien.
C'est le malin bien sûr, qui rôde sous la forme
De ce gros loup-cervier ; et cette bête énorme
Venait pour vous gripper ; mais elle a fait trouvaille
Qu'elle ne flairait point...... scapulaire et médaille
Sont sur le corps, vois-tu .... puis d'un saint il a l'air ;
Enfin cette lueur apparaissant dans l'air ;
Tout cela bout-à-bout fait une certitude
Qui ne me laisse pas la moindre inquiétude.

Il avait bien raison, comme vous allez voir.
Quand nous eûmes rendu le funèbre devoir
A notre cher ami...... " Faut trouver sa cachette,
Dit le père. Il avait, soi disant, un trésor ;
Il en parlait souvent et voulait que son or
Servît à son neveu, le fils de Jean Touchette,
Pour le faire *éduquer*."

Après avoir fouillé
Partout, on découvrit un coffre-fort rouillé,
Tout petit, mais bien lourd ; pistoles, portugaises,
Piastres d Espagne, écus, doublons, piastres anglaises,
Tout compté, formaient bien plus de trois mille francs.
Le père Duchesneau se chargea de la somme
Au nom de l'héritier ; c'était un si brave homme,
Bon parmi les meilleurs, franc parmi les plus francs,
Que je le laissai faire. Il prit encore avec,
La montre, les fusils, et les peaux les plus belles
De martre et de renard, pour les vendre à Québec,
Disant qu'à son retour j'aurais de ses nouvelles.

Dans l'automne suivant, deux voyageurs un soir,
L'un jeune, l'autre vieux, frappèrent à ma porte.
Le vieux dit en entrant : Mon fanfan, je t'apporte
Des nouvelles tout plein ; de plus tu vas savoir
Le fin mot du mystère au sujet de Baptiste.
Ce monsieur que voilà, c'est son neveu François,
Son héritier, qui vient...... par ici...... tu conçois....
—Je conçois qu'il faut boire et manger, et j'insiste,
Père, pour que l'on prenne au moins un petit coup.
Après nous jaserons un peu de tout...... beaucoup
De notre ami Lanouet...... son neveu lui ressemble,
Et je suis très-content de vous avoir ensemble......
Seulement je crois bien que vous ne ferez pas,
Avec un civet cuit sans oignons, un repas

Bien soigné ; car enfin, faut que je vous le dise,
Je suis pauvre à présent comme un vrai rat d'église ;
Mais toujours, mes amis, c'est offert de grand cœur !

Nous causâmes bien tard, tout en faisant honneur
A mon maigre festin. J'appris bien des histoires,
Comment les avocats et leurs maudits grimoires
Avaient failli manger la moitié du gâteau.
Comment aussi fin qu'eux, le père Duchesneau
Sut par un compromis régler toute l'affaire.
—Nous avions tous signé par-devant le notaire,
Dit-il, je n'avais plus qu'à porter au curé,
Pour des messes, vingt francs. Il commençait à lire
A peine mon écrit...... Etes-vous assuré
De ce nom-là, Lanouet, fit-il : voulez-vous dire
Lanouet du Labrador ?—D'où le connaissez-vous ?
Vous ne fûtes jamais en mission chez nous
— Non, mais je corresponds avec un prêtre en France,
Je le charge souvent des messes en souffrance......
Cela semble impossible...... enfin nous allons voir.
Puis il prit une lettre au fond d'un grand tiroir,
Disant. C'est qu'elle vient, voyez-vous, d'un saint prêtre.
On y lisait ceci :

Daté de Caudebec,

Fête de saint Etienne—Au curé de Québec.
Messire le curé, je ne voudrais pas être
En retard avec vous...... J'ai reçu ces jours-ci
Votre bonne missive et la lettre de change ;
Le tout mérite bien que l'on dise merci.
Souffrez que je vous conte une aventure étrange
Qui vient de m'arriver...... J'exorcise un garçon,
Que le méchant esprit poursuit d'une façon
Cruelle et dangereuse. Il ne lui laisse trêve
Ni jour, ni nuit ; souvent, il le traîne à la grève
Pour le faire noyer. Comme un homme enivré,
Le pauvre enfant trépigne et jure et se démène.
Je croyais, grâce à Dieu, ce chrétien delivré
De son affreux tourment. Depuis une semaine,
Le démon se taisait. Il reparut encor
Hier, plus furieux, et faisant un tapage
Plus infernal, criant : Je viens du Labrador,
De chez Lanouet. . Et puis repondant avec rage,
Interrogé par nous : Je n'ai pu réussir,
Car Marie était là ! Vous pourrez découvrir
S'il a dit vrai. Priant Dieu pour qu'il vous conserve
En parfaite santé, surtout qu'il vous préserve
De tout esprit du mal, sorcier ou manitou,
Vous et votre troupeau, de tout mon cœur je signe
Votre humble serviteur Jean de Kergariou,
Curé de Caudebec et prêtre bien indigne.

— Tu le vois donc, Fanfan, c'était bien le démon,
Et la blanche lumière était la sainte Vierge.
Comme a dit le curé, tu lui dois un beau cierge !
Là-dessus vous pensez s'il m'en fit un sermon !
Je n'avais pas besoin de toute sa morale ;
On n'est jamais flatté d'avoir vu de si près
Sa Majesté le roi de la cour infernale !
J'en frissonnais encore plus de deux ans après,
Et redoutais sans cesse un second tête-à-tête,
La nuit surtout, avec cette vilaine bête.
Le père Duchesneau m'avait donné pourtant
Un chapelet bénit. Il me dit en partant :
Pour ne pas avoir peur, souviens-toi de Marie.
Elle a sauvé Lanouet...... de celui qui la prie
Elle a toujours grand soin.

Le temps était très-beau,
Quand je les conduisis à bord de leur vaisseau,
Mais, cependant, à peine avaient-ils pris le large,
Qu'un *nordais* enragé vint secouer leur barge.

Ils me l'ont dit depuis, de tristes hurlements,
Semblables tout à fait aux cris d'un chat sauvage,
Les suivirent toujours, s'élevant du rivage.
On entendait aussi de grands ricanements
Applaudir dans les airs aux coups de la tempête.
Pendant trois jours et plus, la mer se fit un jeu
De leur terreur, et puis lorsqu'ils se faisaient fête
D'arriver chez Lanouet, ils virent un grand feu
Et ne trouvèrent plus, débarqués sur la plage,
Que cendres et fumée, au lieu de l'héritage
Que cherchait le neveu...... bien trop heureux encor
D'avoir pu conserver peaux de martre et trésor.
Les flammes n'avaient point laissé planche sur planche.
Le diable, c'est trop clair, avait pris sa revanche !

On ne discute point l'histoire du trappeur.
Mais elle met en verve un autre voyageur,
Qui vient dire comment, un soir, daus sa cabane,
Il a de ses yeux vu le *Matché-manitou*,
A l'appel d'un jongleur descendre par un trou.

De bien d'autres récits, la pauvre caravane
S'amusa jusqu'au jour, le groupe d'auditeurs
Se faisant de plus mince en plus mince, à mesure
Que le sommeil, ami de l'humaine nature,
Triomphait doucement du talent des conteurs;
Il faut le dire aussi, plus d'un récit de chasse
Auprès du merveilleux avait trouvé sa place.

EPILOGUE.

Ces contes, dira-t-on, sont à dormir debout !
Je le veux bien, lecteurs, si c'est là votre goût,
Mais chaque jour pourtant, dans vos papiers-nouvelles,
Que de contes aussi !..... Vous en lisez de belles !
Réclames, faits divers, feuilletons et romans,
Spiritisme, magie, absurdes nécromans,
Remèdes à tous maux, pancartes revernies,
Vieilles inventions plus ou moins rajeunies,
Anecdotes, bons mots, fabriqués au besoin,
Vains propos de salons recueillis avec soin,
Discours improvisés, mais imprimés d'avance,
Eloges à prix fait ou portant redevance,
Faisant de tout cela votre pain quotidien,
Vous n'avez rien à dire au plus crédule indien !

Du reste, on n'a pas su le dernier mot encore
De tous ces vieux recits que le vrai peuple adore,
Plus d'un sage docteur met de l'eau dans son vin,
Et ne se moque plus du merveilleux divin,
Ni de l'autre. Ils sont même, à leurs heures, aimables
Au point de regarder comme choses probables
Ce que d'honnêtes gens ont pu voir de leurs yeux !
C'est le poète anglais qui nous le certifie,
Plus de prodiges sont, sur terre et dans les cieux,
Que n'en rêva jamais notre philosophie
Ce qu'un grand homme admet, on le voit trop souvent
Fièrement repoussé par le demi-savant,
Chose bizarre au fait, tandis que la science
Hesite et se récuse, on entend l'ignorance
Nier brutalement. Tous nos bons épiciers,
Se croyant plus fins qu'eux, se moquent des sorciers.

Légendes, doux récits, qui berciez mon enfance,
Vieux contes du pays, vieilles chansons de France,
Peut-être un jour, hélas ! vos accents ingénus,
De nos petits neveux ne seront plus connus.
Vous vous tairez, ou bien l'écho de votre muse
Ira s'affaiblissant partout où l'on abuse
De ce grand vilain mot, si plein d'illusion,
Et trop long pour mes vers : Civilisation.

O poëmes naïfs, dont le peuple est l'auteur,
Légendes que transmet à la folle jeunesse,
Avec un saint amour, la prudente vieillesse,
Votre charme est surtout aux lèvres du conteur,
Et, malgré votre nom, il faut bien vous le dire,
On ne vous croira plus lorsqu'on pourra vous lire !

NOTES.

Quelques locutions particulières au pays, ont dû trouver place dans ces légendes. Pour le lecteur étranger elles demandent des explications. Au lieu de hérisser le texte de notes trop nombreuses on a cru mieux faire en les rejetant à la fin.

1

.... La vache est toute proche
Du ravin qui descend à la *Pointe des Ours*
De là pour la prairie on n'a plus que deux jours
La chute est bien nommée ; et soit dit sans reproche
Elle beugle plus fort qu'un troupeau tout entier.......

Ce nom était donné autrefois familièrement à plusieurs sauts ou rapides. Les images ou les onomatopées sont partout de l'essence du langage populaire.

2

—Va chercher le curé, dit ma mère, va, cours :
Ce pauvre malheureux, c'est le meilleur secours
Qu'on puisse lui donner ; tandis que Madeleine
Et moi, nous lui ferons un fameux bon *sang-gris*,
Charlot pourra t'aider ; prends le gros cheval gris ;
Prends la calèche neuve, et *file* au presbytère......

On trouve dans Bescherelle : " SANG-GRIS, sorte de boisson très-forte en usage aux îles françaises de l'Amérique. Le sang-gris se fait avec du vin de Madère, du sucre, du jus de citron, un peu de canelle et de girofle, beaucoup de muscade et une croute de pain rôtie Quand tous les ingrédients ont eu le temps de macérer ensemble, on passe la liqueur par un linge fin. Le sang-gris est rafraîchissant et surtout fort agréable à boire. '

On trouve aussi dans Worcester.—" SANGAREE.—(Spanish *sangre, blood.*) A beverage made of wine, water, sugar and nutmeg ; said to have been first used in the West Indies."

Comme on le voit le *sang-gris* (on prononce ici assez généralement saingris) est une boisson *rafraîchissante* dont la recette vient *des Iles.* Les Antilles françaises avant la conquête et les Antilles anglaises jusqu'à ces dernières années eurent toujours un très grand commerce avec le Canada, commerce qu'il s'agit de rétablir aujourd'hui. C'était de là que nous venaient *directement* le rum, les liqueurs, le sucre, la melasse, le café et les épices. L'étymologie espagnole du mot se rapporte très bien à la couleur rouge foncée du liquide, ici surtout où ce breuvage se faisait plutôt avec du vin d'Oporto, ou quelqu'autre vin de couleur rouge qu'avec du vin de Madère. Que de *sangrados* canadiens ont prescrit un bon *sang-gris* sans songer à cette étymologie si voisine du sobriquet par lequel on les désigne ! Que de braves gens transis de froid se sont réchauffés avec cette liqueur prétendue rafraîchissante !

File au presbytère.—On dit familièrement en France *filer* pour *partir, s'en aller promptement.* Mais il me semble que *filer à un endroit*, pour *s'y rendre promptement* ne se dit qu'au Canada.

3

Croyez, après cela, si le sorcier m'emporte !

Ici comme en France le *sorcier* se dit pour le *diable.* C'est l'agent pris pour son *principal.*

4

—Mes beaux *mangeurs de lard*, malgré votre désir,

On appelle *mangeurs de lard* ou mieux encore *mangeux d'lard*, les débutants dans la carrière de *voyageur*. Les véritables *voyageurs* ceux qui ont fait plusieurs courses dans les *pays d'en haut* sont très portés à se moquer des nouveaux arrivants qui sont comme les conscrits à l'armée, en butte aux plaisanteries des gens plus aguerris. Le lard entre pour beaucoup dans la nourriture de l'habitant canadien, et, il est assez rare dans celle du *voyageur ;* ceux-ci nourris de *sagamité* de maïs, et au *pémican* de bison—regrettaient le lard comme les Israélites regrettaient les oignons d'Egypte. Voyez *Forestiers et Voyageurs* par M. Charles Taché.

5

" J'étais dans le banc du *Seigneur*,

Parmi les droits seigneuriaux était celui qu'avait le seigneur de posséder un banc dans l'église. Ce droit a été limité par quelques arrêts au seigneur patron de l'église.

6

.... Et je vis qu'à la place
Du visage, il avait un nuage léger,
Quelque chose de gris enfin comme une trace
De fumée ou d'encens.''......

Dans les légendes et même dans les récits merveilleux plus modernes, les esprits se présentent assez souvent sous la forme d'une petite colonne de vapeur grisâtre. Voyez la savante dissertation de M. de Mirville sur les apparitions du presbytère de Cideville dans son livre *Des esprits et de leurs manifestations.*

7

Ce qui pardessus tout n'était pas drôle à voir,
C'était bien le navire à l'antique structure,
Qui promenait son ombre à la nef suspendu.

Dans presque toutes nos anciennes églises, il y avait un joli petit modèle de navire très complet et souvent très bien fait, suspendu à la voûte. D'où venait cet usage ?

8

.... Sachez que, par la suite
Il devint prêtre...... et, bien pire que ça...... jésuite.

Dans le langage populaire *pire* veut souvent dire *mieux* ou *plus fort.* Une curieuse anecdote à ce sujet. L'honorable M. J. E. Turcotte, orateur, (président) de l'Assemblée Législative avait fait don d'un terrain à la ville des Trois-Rivières pour une place publique qui fut appelée le *Boulevard Turcotte.* Un électeur de son comté entendant parler de cela dit : " Cré Jo Turcotte ! Il est bien pour avoir toutes les places ! Ils l'ont bien fait *boulevard !* C'est-il *pire qu'honorable ?* "

9

Et d'un excellent vin qu'un bourgeois d'Amérique
Avait laissé chez lui.. ....

L'Amérique pour un canadien c'est la république des Etats-Unis. On dit aujourd'hui les *américains* comme on disait autrefois les *Bastonnais.* Dans certaines parties du district de Montréal lorsqu'on veut parler d'une

invasion possible on dit encore " l'Amérique va descendre." Les anglo-canadiens disent aussi *the americans* pour les citoyens de la République.

10

Et mon bon *cométic* refaisait d'anse en anse
Le chemin parcouru.......

Le *cométic* est un traîneau long et très léger auquel on attele les chiens esquimaux ; c'est le nom en langue sauvage.

11

Comme fait ce chasseur courant sur un nuage,
Avec des chiens nombreux la veille d'un orage.
Vous l'avez vu sans doute ; on vous en a parlé
Du moins dans votre enfance.......

La *chasse-galerie* est une des croyances populaires les plus répandues au Canada. Les gens qui *l'avaient vue* n'étaient pas rares autrefois. Les bizarres reflets de la lune à travers les nuages, aidant à l'imagination prévenue d'avance ont pu causer ces visions. C'est du reste une des superstitions les plus anciennes et les plus répandues en France et dans bien d'autres pays.

12

Et je me demandais comment, ayant *embelle*
A penser au bon Dieu, j'avais pu m'empêcher
Etant seul dans les bois ou bien dans ma cabane
De le prier souvent ;......

Avoir *embelle* à faire une chose—prendre son *embelle*—l'avoir *embelle*—voilà des locutions très usitées a Canada et dont les gens les plus instruits se servent à chaque instant. *Embelle* est un terme de marine qui désigne une partie d'un vaisseau. Il est particulièrement en usage sur les vaisseaux des pêcheries de Terreneuve, nous disent les dictionnaires. Notre locution qui m'assure-t-on est aussi en usage dans plusieurs parties de la France, aurait-elle là son origine ? Ou viendrait-elle du vieux mot français *bel* souvent pris pour *beau*—voir une chose *en bel* pour la voir *en beau ?* Avoir *bel* à faire une chose pour avoir *beau ? Embellie* est aussi un autre terme de marine—c'est un changement favorable dans le temps, dans l'atmosphère ; on profite d'une *embellie* pour mettre à la voile. De là peut être l'avoir *embelle* ou *avoir embelle ?*

13

.... Puis me mis à jongler
Comment on avait pu si raide l'étrangler.

D'après les dictionnaires *jongler* veut dire faire des tours de *passe-passe ;* mais cela se dit ici pour : penser très-sérieusement à une chose, s'absorber dans ses réflexions. Voyez l'introduction.

14

.... Peut-être ,
Est-ce un ami, repris-je, et non point le grichou.

On dit le *grichou* pour désigner l'esprit infernal auquel on donne toutes sortes de petits noms pour ne pas avoir à l'appeler de son vrai nom. C'est le cas dans le langage populaire de tous les pays. On dit aussi un *grichou* pour dire un *diablotin,* une jeune personne très éveillée et très espiègle.

15

Père, vous arrivez bien mal d'une façon,
Dis-je en ouvrant la porte, et pas trop mal de l'autre.

" D'une façon mais pas de l'autre " est une manière de parler très commune chez nos *habitants*, qui comme les paysans partout ailleurs ne craignent rien tant que de se compromettre par une assertion quelconque Je me souviens des réponses suivantes données par un temoin dans un procès pour diffamation. *Question.*—Le demandeur jouit-il d'une bonne réputation ? *Réponse.*—Oui monsieur, d'une façon...... mais pas de l'autre.—Q Comment cela ? –Dame il passe pour un homme chanceux.—Q. Que voulez-vous dire ?—R. Une fois il a trouvé une grosse corde dans le chemin.—Q. Après cela ? – Il y avait une paire de bœufs au bout ; il les a mis dans son étable puis il est allé les vendre à la ville."

16

Un flacon d'eau bénite et son gros *formulaire.*

Le Formulaire des prières chrétiennes à l'usage des Religieuses Ursulines livre d'un assez grand format est très répandu, dans le pays. Dans bien des familles c'était autrefois le livre de prière, par excellence.

17

Là dessus je contai mon histoire : d'abord
Le bourgeois qui m'avait fait *revirer de bord.*

Virer de bord ou encore mieux *revirer de bord*, expression mritime qui comme bien d'autres de même origine est très usitée surtout dans la région de Québec.

18

.... Après avoir fouillé
Partout, on découvrit un coffre-fort rouillé
Tout petit, mais bien lourd ; pistoles, portugaises,
Piastres d'Espagne, écus, doublons, piastres anglaises.
Tout compté, formaient bien plus de trois mille francs.

Les billets de banque étaient inconnus à cette époque ; les monnaies d'or et d'argent décrites dans ces deux vers formaient le numéraire. Rien qu'à les entendre nommer on se rappelle les jours d'abondance où ces belles pièces renfermées le plus souvent dans un bas ou dans un chausson s'entassaient dans les coffres de nos habitants.

19

Mais, cependant, à peine avaient-ils pris le large,
Qu'un *nordais* enragé vint secouer leur barge.

Au Canada comme dans plusieurs provinces de France on dit *nordais* pour nord-est. Le vent de *nordais* comme je l'ai dit ailleurs est un véritable fléau indigène pour certaines parties de notre pays.

20

Il y a plusieurs autres locutions canadiennes qui se rencontrent à plusieurs reprises dans ces vers ; entr'autres l'emploi du pronom impersonnel *on* à la place de *nous*. Cette manière de parler est très usitée dans toutes les classes de la société ; elle est caractéristique et peut servir à décéler aux oreilles d'un puriste européen, ceux-là même de nos compatriotes qui parlent le français le plus correctement. *On* surtout avec *notre* sonne très curieusement pour un français de la *vieille France.* *On va dire notre chapelet.*

TABLE.

